

*La littérature française de Nouvelle-Angleterre*, par Soeur Mary-Carmel Therriault, s.m., Docteur ès Lettres. Préface par Gabriel Nadeau. Les Publications de l'Université Laval. Éditions Fides. Collection « L'Hermine », Montréal, 1946

Marine Leland

Volume 1, numéro 1, juin 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801356ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801356ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leland, M. (1947). Compte rendu de [*La littérature française de Nouvelle-Angleterre*, par Soeur Mary-Carmel Therriault, s.m., Docteur ès Lettres. Préface par Gabriel Nadeau. Les Publications de l'Université Laval. Éditions Fides. Collection « L'Hermine », Montréal, 1946]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1(1), 125–131. <https://doi.org/10.7202/801356ar>

*LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE NOUVELLE-ANGLETERRE*, par Sœur MARY-CARMEL THERRIault, s.m., Docteur ès Lettres. Préface par Gabriel Nadeau. Les Publications de l'Université Laval. Éditions Fides. Collection « L'Hermine », Montréal, 1946.

La publication de *La Littérature française de Nouvelle-Angleterre* marque une étape dans le progrès des études qui ont pour objet la connaissance toujours plus grande du fait français en Amérique. Disons, sans tarder, que le livre de Sœur Mary-Carmel Therriault est non seulement un guide précieux, mais aussi un instrument de travail indispensable pour les recherches qui restent à faire sur un groupe d'ori-

gine et de traditions françaises, les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Leur histoire, leur mentalité, leur œuvre sont encore trop peu connues et, surtout, trop peu comprises. Ceci dit sans amertume intempestive, car cette ignorance et cette incompréhension ne sont dues ni à la mauvaise foi ni à des préjugés ancrés, mais tout simplement au fait que, pour étudier un groupe quelconque et juger de sa valeur, il faut cette perspective, ce recul que seul le passage des années peut fournir. La grande immigration en Nouvelle-Angleterre date de quatre-vingts ans à peine. On ne possède que d'aujourd'hui la perspective nécessaire pour évaluer l'apport des Franco-Américains à l'histoire de la race française en Amérique. Félicitons donc Sœur Mary-Carmel d'avoir compris que le moment était venu de retracer l'histoire intellectuelle du groupe ethnique auquel elle appartient. Comme le souligne le Dr Nadeau, dans la préface qu'il écrivit pour *La Littérature française de Nouvelle-Angleterre*, « Sœur Mary-Carmel vient de bonne lignée. Son père, Patrice Therriault, fut sénateur de l'État du Maine et assembla, au cours de sa vie, une masse de documents que l'abbé Thomas Albert utilisa en 1920, pour son *Histoire du Madawaska*. Ce fut un patriote sincère qui travailla toujours à l'avancement de ses concitoyens. Son patriotisme, son amour de la recherche et de l'étude se retrouvent dans sa fille et l'ont poussée à entreprendre ce travail et à le mener à bonne fin. »

\* \* \*

Le mot « littérature » appliqué aux écrits de langue française émanant de la Nouvelle-Angleterre, peut sembler à première vue, quelque peu prétentieux. A vrai dire, il n'en est rien; le mot « littérature », dans son acception la plus large, ne sert point à désigner exclusivement une collection de chefs-d'œuvre. En serait-il ainsi que la littérature du Moyen âge, par exemple, se réduirait à bien peu de chose relativement au nombre incroyable d'écrits que cette époque nous a légués et dont on ne saurait nier ou sous-estimer l'intérêt sociologique, psychologique et philosophique. Ce qui n'est pas à dire, bien entendu, que nous avons l'intention de comparer la littérature franco-américaine à celle du Moyen âge. Ce que nous désirons souligner c'est que le mot « littérature », bien qu'il évoque, sur-le-champ, l'idée d'art, ne s'applique pas uniquement aux BELLES-LETTRES. Au sens où il est employé ici, il désigne l'ensemble des écrits dans lesquels un groupe ethnique s'est efforcé d'exprimer ses idées, ses aspirations, son caractère, la personnalité qui lui est propre, enfin. Cette définition n'exclut point, naturellement, les jugements fondés sur des principes esthétiques, mais elle permet d'inclure certaines considérations appartenant à d'autres domaines que celui de l'esthétique, et elle n'admet point l'idée que la littérature relève uniquement de ce dernier domaine. Tel est, en somme, le double point de vue: esthétique et social, auquel Sœur Mary-Carmel s'est placée en écrivant son livre. Soulignons encore que de ces deux points de vue, le second est de beaucoup le plus important, quand il s'agit de littérature franco-américaine. C'est pourquoi, sur neuf chapitres qui composent ce livre, trois seulement traitent de littérature et de genres littéraires proprement dits, tandis que six sont consacrés à la formation et à l'histoire du groupe franco-américain, à ses journaux, à ses sociétés, et à l'exposé de certaines questions nationales, sociales et intellectuelles auxquelles

l'opinion franco-américaine s'est vivement intéressée à divers moments de son existence. En somme, comme le dit, avec concision et justesse, Gabriel Nadeau dans sa préface: « Si l'on entend par littérature l'expression artistique de la pensée, il n'en faut pas chercher ici qui soit digne de ce nom. Mais littérature veut dire aussi l'ensemble des écrits qui rend compte du mouvement des idées chez un peuple. A ce titre, les Franco-Américains ont bien une littérature; ce livre le démontre en la faisant connaître. »

D'autre part, ce qui peut produire chez le lecteur un étonnement légitime, c'est l'expression: « Littérature française ». A notre avis, mieux eût valu intituler ce livre: *Littérature de langue française en Nouvelle-Angleterre*. En dépit de sa longueur et, surtout de sa lourdeur, ce titre aurait eu l'avantage d'annoncer d'une façon précise le sujet traité par l'auteur et d'éviter tout malentendu. On comprendra facilement qu'il ne s'agit pas ici d'une critique dénuée de sympathie, mais d'une simple suggestion fondée sur la compréhension des problèmes auxquels Sœur Mary-Carmel a eu à faire face. Quiconque s'est efforcé d'utiliser, (comme il est encore naturel), certaines rubriques traditionnelles dans le but de résumer une série de phénomènes nouveaux, se rend facilement compte des difficultés que comporte ce procédé; ainsi l'exigent les développements qu'a subis la vie intellectuelle au cours de ces dernières années. Veut-on se faire une idée concrète de la nature des difficultés que le critique moderne doit résoudre? Retournons au titre du livre de Sœur Mary Carmel! « Pourquoi », dira-t-on, « ne pas employer la locution franco-américaine dans le titre et mettre « Littérature franco-américaine? » Il faudrait d'abord indiquer clairement ce que signifie Franco-Américain dans le sens où l'auteur compte l'employer, ce qui ne peut guère s'expliquer sur la couverture d'un livre! Et il resterait encore à préciser qu'il ne s'agit ici que des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Surtout, il serait nécessaire de spécifier que seuls, les écrivains franco-américains qui ont écrit en français, font l'objet de cette étude, puisque certains romanciers franco-américains, tels: Jacques Ducharme, Albéric Archambault, etc., écrivent en anglais, bien qu'ils traitent de sujets essentiellement franco-américains. Toutes ces considérations dont aucune n'est superflue, notons-le bien, aboutiraient à un titre comme celui-ci: *Littérature franco-américaine de langue française en Nouvelle-Angleterre*. Et encore, en dépit de sa longueur grotesque, ce titre ne contiendrait pas l'explication du terme franco-américain, lequel, comme nous le disions tout à l'heure, prêterait non pas à un seul, mais à plusieurs malentendus.

Il n'en reste pas moins vrai, qu'à notre avis, du moins, l'expression « littérature française » adoptée par Sœur Mary Carmel, laisse à désirer et ceci pour des raisons qui sont intimement liées aux développements modernes auxquels nous faisons allusion plus haut. Si nous semblons insister outre mesure sur un détail qui peut, à bon droit, sembler bien secondaire, surtout si on lui oppose la nouveauté et l'intérêt de la matière que l'auteur a eu l'intelligence et l'initiative de traiter, ce n'est point par mesquinerie, ou parce que nous sommes poussé par un désir excessif de « chercher la petite bête » et de la monter en épingle. Au contraire, c'est que nous croyons, à tort ou à raison, qu'en insistant sur ce détail, nous arriverons à situer *La Littérature française de la Nouvelle-Angleterre* dans son ambiance intellectuelle véritable, qui est celle des nouvelles civilisations par opposition aux anciennes.

Nous vivons à une époque où le caractère national et individuel des anciennes colonies implantées jadis par l'Europe en Amérique, en Océanie ou en Afrique, s'affirme avec une netteté toujours croissante. La langue dans laquelle ces nouveaux peuples s'expriment, est naturellement celle de l'ancienne mère patrie. Par contre, lorsqu'il est question de désigner une nouvelle civilisation, ce n'est pas aux traditions culturelles apportées d'Europe qu'on a recours pour trouver le nom qu'il faut. Au contraire, c'est la région même où le nouveau peuple a grandi qui fournit ce nom ainsi que l'adjectif qui sert à identifier sa littérature. Par exemple, aux États-Unis, au Canada anglais, en Australie, en Nouvelle-Zélande, dans l'Afrique du Sud anglaise, la langue nationale est l'anglais. Aux États-Unis, nous n'employons jamais l'expression: « Parler américain », sauf lorsque nous voulons souligner le fait que notre langue a évolué ici, qu'elle contient certaines locutions étrangères à la langue anglaise, telle qu'elle est parlée en Angleterre... D'autre part, il ne viendrait jamais à l'idée d'un Américain, d'un Australien ou d'un Néo-Zélandais de placer sa littérature nationale sous la rubrique: « English Literature ». Il en est de même des Brésiliens, des Péruviens, des Mexicains, etc., pour qui la littérature nationale n'a que de lointains rapports avec celle du Portugal ou de l'Espagne.

Envisagé d'une façon concrète, le terme « littérature française », s'applique, non pas aux littératures d'expression française hors de France: la Suisse et la Belgique française ou le Canada français, mais à une seule: celle de la France. Il est vrai que les manuels de littérature française incluent, et pour cause, certains noms d'écrivains suisses et belges: J.-J. Rousseau, Madame de Staël, Verhaeren, Maeterlinck. Il est également vrai que quelques rares auteurs de manuels ont ajouté à la fin de leur volume une section qu'ils prennent soin de séparer du reste du livre par une manchette imprimée en grosses lettres: *Littérature française à l'Étranger*, ou *Littérature de langue française hors de France* et dans laquelle sont passées en revue les œuvres suisses, belges ou canadiennes-françaises qu'ils ont cru devoir mentionner.

Si, au Canada même, les manuels de littérature s'intitulent *Histoire* ou *Précis de Littérature canadienne-française* ou *canadienne de langue française*, à plus forte raison, nous semble-t-il, doit-on éviter d'intituler *Littérature française* une étude sur des écrits qui ne représentent ni la littérature de la mère patrie ni celle de son ancienne colonie, mais qui constituent, en réalité, une bouture de cette dernière transplantée en terre étrangère. Encore une fois, il ne s'agit pas de nier la tradition française dans la littérature franco-américaine, bien qu'à notre avis, tout comme à celui de Sœur Mary-Carmel, ce soit de l'âme canadienne-française, plus que de tout autre source, que s'inspirent les poètes de langue française en Nouvelle-Angleterre. Il s'agit tout simplement de situer les écrits franco-américains dans leur milieu véritable.

La morale de tout ceci, c'est que, selon nous, la façon la plus claire d'indiquer le caractère propre de chacune des littératures nouvelles, c'est de préciser la région où cette littérature a grandi et la langue dans laquelle elle est rédigée, tout en évitant de l'associer à la tradition littéraire ancestrale. En émettant cette dernière idée, nous songeons seulement à la classification. Il nous semble inutile de mentionner même l'importance de l'étude des rapports psychologiques et littéraires qui se retrouvent dans les œuvres des écrivains d'une même race, si éloignées que puissent être les régions diverses où ces œuvres sont nées.

En somme, le titre, *Littérature française de Nouvelle-Angleterre* nous a amené à voir bien du pays; à brasser certaines idées qui, nous le répétons, sont intimement liées au sujet que Sœur Mary-Carmel a traité. Passons maintenant au livre même.

\* \* \*

D'après les chiffres fournis par Sœur Mary-Carmel, le groupe franco-américain se composerait de 816,000 âmes réparties dans les six États de la Nouvelle-Angleterre de la façon suivante: Massachusetts, 378,000; New Hampshire, 148,000; Maine, 142,000; Rhode-Island, 142,000; Connecticut, 79,000; Vermont, 67,000.

L'auteur a consacré un magnifique chapitre à la formation du groupe franco-américain et à son histoire. Elle dépeint avec clarté et vigueur les trois vagues d'immigration successive qui eurent lieu de 1755, date de la première dispersion des Acadiens, jusqu'à 1930 alors qu'à la suite de la crise économique de 1929, les frontières américaines se fermèrent à l'immigration.

La plus grande vague d'immigration est celle qui s'étend de 1867 à 1875. Pendant la dernière semaine d'avril, 1875, note Sœur Mary-Carmel, 2,300 personnes passèrent par St. Albans, en route pour venir s'établir aux États-Unis. Envisagé du point de vue national canadien-français, cet exode de milliers de personnes, ce flot continu de citoyens qui, pendant soixante-dix ans, se dirigent vers les États-Unis, n'est rien moins qu'une « hémorragie » qui met en danger la vie du petit peuple dont la lutte pour survivre, en tant qu'unité ethnique, était déjà assez pénible sans qu'il eût à subir une réduction dans sa population. Dans ces conditions, il n'est que trop facile de comprendre que certains écrivains du Québec se soient exprimés avec amertume à l'égard des émigrés et que les mots: abandon, désertion, matérialisme, etc., reviennent assez souvent sous leur plume. On oublie que l'exil était la seule solution qui s'offrit à ces « déserteurs » dont la vaste majorité se débattaient depuis des années dans une situation économique souvent désespérée. On ignore de même que la plupart des émigrés comptaient bien revenir au Canada, une fois leur fortune faite. Et voilà donc que des écrivains, des publicistes, des hommes politiques et bien d'autres ont senti le besoin de dépeindre leurs frères des États-Unis comme des aventuriers, bien punis du reste, d'être partis puisque, faute d'argent, ils sont obligés d'y rester et d'y rester dans la misère.

A ces reproches injurieux et erronés qui sont la manifestation de la douleur et non pas de la haine, certains Canadiens Français, tel Honoré Beaugrand, se chargèrent de répondre. Telle est la genèse du roman extrêmement intéressant qu'il publia en 1878: *Jeanne la Fileuse*. D'autre part, les Franco-Américains eux-mêmes étaient loin d'ignorer les sentiments qu'ils inspiraient à certains de leurs compatriotes mal renseignés. Tout ceci donna lieu à des rériminations de part et d'autre. Sœur Mary-Carmel a résumé ces dissensions familiales avec une parfaite impartialité et sans que son désir d'être juste altère en quoi que ce soit la vivacité de son récit. Elle ne néglige point non plus d'éclaircir l'attitude des Américains de vieille souche, les descendants des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre, en présence du flot étranger qui menaçait de porter atteinte à un mode de vie qui leur était cher, et à bon droit.

L'auteur retrace d'une façon lumineuse les différentes étapes qui menèrent à l'établissement définitif des Canadiens aux États-Unis et au développement de ce qu'on appelle aujourd'hui le groupe franco-américain. Elle explique le rôle que joua Ferdinand Gagnon dans ce développement. L'époque est venue où les esprits éclairés commencent à se rendre compte de la nécessité, pour les émigrés, de se faire naturaliser s'ils veulent user des droits de la citoyenneté pour le redressement de certains abus. L'auteur décrit également les divers moyens: sociétés de secours mutuel, associations nationales ou culturelles, journaux, paroisses, écoles, collèges, etc., grâce auxquels les Franco-Américains arrivèrent à former un bloc suffisamment puissant pour conserver leurs traditions religieuses et culturelles. Pour toute cette partie de son livre, Sœur Mary-Carmel s'est inspirée des études historiques ou biographiques et des innombrables essais de tous genres qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler littérature franco-américaine et dont elle a dressé la liste dans l'excellente bibliographie qu'elle a ajoutée à la fin de son volume. Les notes et renvois, qu'on trouve au bas de presque chaque page, ne sont point la partie la moins importante de ce livre. Tous ceux qu'intéresse l'histoire du groupe franco-américain se sentiront redevables à Sœur Mary-Carmel des renseignements qu'elle leur fournit dans ses notes tout autant que dans son texte même.

Après avoir décrit le milieu dans lequel la littérature franco-américaine se développe, l'auteur se tourne vers cette littérature. Ici, elle n'hésite pas à aborder de face le problème qui se pose si souvent en Nouvelle-Angleterre et au Canada français. Étant données la proximité géographique de ces deux régions, et l'importance de l'influence canadienne-française dans la littérature franco-américaine, comment décider si un écrivain appartient à la littérature canadienne ou franco-américaine? Pour certains écrivains franco-américains la question ne se pose guère. Parmi ceux-ci, nommons Rosaire Dion-Lévesque, Yvonne LeMaître et Corinne Rocheleau-Rouleau. Pour d'autres, le problème est plus difficile à résoudre. Olivar Asselin, Edmond Turcotte et Robert Choquette, par exemple, sont nés aux États-Unis, et cependant aucun de ces écrivains ne peut être classé parmi les écrivains franco-américains. D'autre part, Honoré Beaugrand est né et il est mort au Canada. Il n'a fait qu'un court séjour aux États-Unis. Cependant, son livre, *Jeanne la Fileuse*, est très important dans l'histoire des lettres franco-américaines. Si on appuie sur le sujet et surtout sur l'esprit dans lequel certains écrivains ont traité leur sujet, on risque fort d'enlever à la littérature franco-américaine des écrivains tels: Henri d'Arles et Louis Dantin. Ce dernier surtout n'a fait que vivre et mourir à Boston. Il est difficile de retrouver, dans ses œuvres, du moins dans celles qui ont été publiées, la moindre trace de son séjour en Nouvelle-Angleterre. D'autre part, le plan que s'est imposé sœur Mary-Carmel l'a forcée d'omettre de son livre, comme nous le disions plus haut, certaines œuvres franco-américaines rédigées en anglais et qui cependant reflètent l'âme franco-américaine. En somme, cette question d'attribution est extrêmement épineuse, et après l'avoir franchement posée, Sœur Mary-Carmel se contente, avec raison, de suivre la route tracée par la tradition. Elle passe en revue les genres auxquels appartiennent les divers écrits franco-américains: Histoire, Biographie, Voyages, Folklore, Poésie, Roman et Critique littéraire. Elle juge la production littéraire dans chacun de ces genres avec lucidité et sans indulgence excessive. « L'histoire nationale des Franco-Américains n'a pas encore

été écrite », dit-elle. Les travaux sociologiques n'existent pas encore, et « la pauvreté de la littérature franco-américaine est aussi grande quand il s'agit de récits de voyages. » Elle envisage les biographies, les histoires de paroisses, comme autant de matière brute dont un historien de profession saura tirer profit dans un avenir qu'elle espère rapproché. Quant au Folklore franco-américain il est en très grande partie de provenance québécoise. Ici toutefois, une question se pose à notre esprit. Tout en reconnaissant la vérité de l'affirmation de Sœur Mary-Carmel, il est permis de croire qu'en Nouvelle-Angleterre, comme partout où les Canadiens-Français ont passé, certains « bardes » populaires ont dû fixer dans des chansons les souvenirs des expériences du groupe aux époques successives de l'immigration. Nous sommes fortement tentés de croire qu'une enquête faite auprès des « Anciens » porterait fruit; seulement il ne faudrait pas trop tarder à l'entreprendre !

Les appréciations que porte Sœur Mary-Carmel sur la poésie franco-américaine sont à la fois justes et encourageantes. Cette remarque s'applique également aux jugements qu'elle porte sur la critique littéraire et sur la tenue des meilleurs journaux rédigés en langue française en Nouvelle-Angleterre. Ce qu'elle nous dit de certains romans nous donne envie de les parcourir, non point à cause des louanges qu'elle leur décerne et qui sont, à vrai dire, des plus modérées, mais à cause de la valeur documentaire qu'ils peuvent recéler.

En somme, *La littérature française de Nouvelle-Angleterre* est un livre intelligent et profondément honnête. Il est, de plus, comme nous le disions au début de cet article, un instrument de travail indispensable. L'auteur n'a pas cherché à faire une œuvre définitive. Elle n'a pas non plus voulu représenter son sujet sous un jour trop favorable. Au contraire, elle s'est astreinte à rester quelque peu au-dessous de la vérité, de crainte, sans doute, de pécher par excès contraire. Nous ne croyons point que ce scrupule et cette honnêteté soient de nature à déplaire à ses lecteurs, franco-américains ou autres.

Marine LELAND,  
*Department of French Language and Literature,  
Smith College, Northampton, Massachusetts.*